

PAPA, MAMAN DÉSOLÉE
JE SUIS ENCORE EN VIE

Victoire Grand

Papa, maman désolée
je suis encore en vie

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persée.fr

*À mes enfants et mes petits-enfants.
Merci à la vie.*

En France

On peut lire un pourcentage incroyable, près de 30 % d'enfants élevés par des hommes qui ne sont pas leur père... et qui ne le savent pas.

<http://leplus.nouvelobs.com/contribution/1195747-30-de-peres-elevent-des-enfants-qui-ne-sont-pas-les-leurs-pourquoi-c-est-improbable.html>

PMA: le malaise d'enfants nés d'un don

<http://www.lefigaro.fr/politique/2013/02/08/01002-20130208ARTFIG00628-pma-le-malaise-d-enfants-nes-d-un-don.php>

Et dans tout ça, quelle est la vie de ces enfants ?

Plongée dans l'écriture de ce roman, je décide de sortir de ma tanière pour manger un morceau dans un bistrot branché de ma ville. Un jeune homme à la table d'à côté raconte à ses amis sur le ton de la rigolade qu'il est le seul de la fratrie à être café au lait, car tous les autres sont très noirs de peau et qu'il est peut-être le fils du facteur.

Il en rit, mais on sent une certaine amertume.

C'est pour lui et tous les autres que je vais vous raconter l'histoire de Marguerite.

LE CAUCHEMAR

Je m'étais encore réveillée en pleurs et je courais dans la chambre de ma mère. Paniquée, apeurée, encore sous le choc de ce cauchemar répétitif, je tentais de lui expliquer ce tableau étrange : ma présence dans l'espace et cette étoile que je n'arrivais pas à attraper et qui me semblait pourtant nécessaire.

— Maman pourquoi on vit ? Pourquoi cette étoile est loin de moi ? Dès que je crois l'attraper elle s'éloigne. Comment a-t-on été créé ? Est-ce qu'on est seul dans l'univers ?

Bien sûr, elle n'avait pas d'explication et elle ne trouverait pas la réponse dans sa seule lecture des romans-photos et autres livres de poche du style.

Je retournai dans mon lit, comme à chaque fois, sans réponse mais consolée par le réconfort de ma maman.

Cette fois-ci, à peine réveillée, j'étais décidée à trouver une piste, persuadée qu'il y avait une signification à ces agitations nocturnes. Notre appartement situé face à la mer, meublé de façon classique, n'avait que deux chambres, une cuisine et un salon/salle à manger. Ma mère était une femme méticuleuse et ordonnée. Le seul endroit où je pouvais trouver quelque chose à lire sur mon existence était le petit meuble de l'entrée. Maman y rangeait ses papiers. Si le sujet de mes cauchemars tournait autour de mon

existence, j'y trouverai sûrement des indications. Mais seuls les cartes d'identité, le livret de famille avec le nom de mes parents et les factures y étaient rangés.

Rien, il n'y avait rien d'autre que ce cauchemar sans signification. Je retournais donc à ma vie d'enfant. À sept ans, on n'est qu'une enfant après tout, qui a tout à apprendre de la vie et de ses parents. À sept ans, on est qui pour avoir raison ?

Soudain une pensée et la couleur rouge envahirent mon esprit.

— Un jour, tu auras la réponse de ton rêve, mais ce sera difficile...

Maman était rentrée du travail alors que je demeurais encore chez ma copine Sylvie. Bien que de retour à l'heure le visage de ma mère était fermé et son regard noir ; ça allait barder.

— Marguerite qu'est-ce que tu as fait ? Tu as fouillé dans le petit meuble, pourquoi ?

Son autorité était sans égal. Quand elle se mettait en colère, je tremblais. Mais ma réponse ne se fit pas attendre :

— Je voulais savoir si j'ai été adoptée.

— Marguerite, tu sais que je suis ta maman ! Tu sais qui est ton papa ?

— Oui, mon papa c'est Freddy.

Elle posa une dernière question :

— Veux-tu que ce soit André ton papa ? Elle s'était récemment mariée avec lui.

— Mais maman, on ne peut pas changer de papa. Mon papa, c'est mon papa.

— Bon, très bien, me répondit-elle, alors on n'en reparle plus jamais.

J'acquiesçai de la tête, résignée.

MÉDITERRANÉE

— **A**ïe maman, arrête avec mes cheveux, de toute façon — d'ici à l'aéroport ils seront redevenus tout raides.

Il fallait toujours que je sois impeccable pour prendre l'avion. Ma coupe à la Stone devait se tenir au garde à vous mais la nature reprenait ses droits coûte que coûte et ça je ne le savais pas encore vraiment. Je pensais alors du haut de mes huit ans que cela concernait seulement les cheveux.

Le vol Marseille-Marignane / Paris était assez court mais c'était un grand moment. Je voyageais seule comme une grande de huit ans avec ma bavette en plastique autour du cou et les autres enfants.

Le plus difficile était l'arrivée, un grand tunnel, un moment d'attente et l'arrivée comme sur une scène de spectacle. Tout le monde regarde ces enfants qui ont voyagé seuls accompagnés par l'hôtesse de l'air.

Un peu gauche, déjà grande pour mon âge avec mon brushing retombé, les cheveux blonds comme les blés mûrs de l'été, je me sentais au centre de tous les regards et je n'aimais pas ça.

Puis Papa, Mamie et Maurice attendaient mon arrivée, là tout sourires, le sucre d'orge que j'étais à leurs yeux était enfin là.

Mamie et Maurice étaient juste venus m'embrasser ; je serai avec eux dans deux jours.

Pour le moment on partait d'Orly pour Maisons-Alfort dans la DS de papa. J'aimais cette voiture. J'y avais un petit volant accroché au dos du siège passager et quand je venais en vacances trois fois par an, je pouvais conduire comme mon père.

Jeanne, la seconde femme de papa, nous attendait au café. La salle était à moitié pleine. Elle finissait de servir les clients pour venir m'embrasser.

— Alors ce vol, ça s'est bien passé ?

— Oui mais il y avait beaucoup de turbulences ; je ne sais pas si le pilote avait son permis.

Elle éclata de rire. Cette femme était gentille avec moi. Elle était de taille moyenne à la fois féminine et masculine, elle avait une fille que je voyais de temps en temps et qui symbolisait pour moi une sorte de grande, supérieure à moi mais un peu hermétique à notre relation. Nous avions cinq ans d'écart.

La table était mise pour nous au milieu des clients. Papa partagé entre le repas familial et son travail me dit soudain :

— Tu sais que je suis ton papa, alors pourquoi as-tu fouillé dans les tiroirs de ta mère ?

J'avais été prise en flagrant délit de suspicion. Il savait que j'avais eu des doutes. J'avais peur et me sentais coupable d'avoir douté d'eux. Puis il reprit :

— Bon tu ne recommences plus d'accord ?

Et je répondis comme pour une profession de foi, avec tout mon cœur d'enfant :

— Oui papa.

Ça aurait pu être un oui je crois en vous, en toi, en ta volonté de me vouloir du bien, de me donner les outils nécessaires pour avancer dans ma vie...

Quelques jours plus tard chez mes grands-parents :

*Méditerranée,
Aux îles d'or ensoleillées,
Aux rivages sans nuages
Au ciel enchanté...*

Il chantait une bonne partie de la journée et tous les jours. Mon grand-père que j'appelais Maurice parce que papy ça faisait vieux, chantait ses chansons favorites de Tino Rossi, Luis Mariano, Georges Guétary... Il aurait voulu être chanteur d'opérette mais à l'époque, on ne choisissait pas toujours son métier et Mathias son père l'avait mis aux fourneaux.

— Dépêche-toi Maurice, va te préparer, tu es pire qu'une cantatrice ; toi Marguerite va mettre ta robe et tes belles sandalettes, on part dans une heure.

Mamie régissait tout. Elle avait une main de fer dans un gant de velours, même le centime dépensé dans son livre de compte devait se tenir aligné.

Une vie de labeur, un mariage uni dans le travail de boulanger-pâtissier, un sens certain des affaires et du spectacle que l'on appellerait aujourd'hui du marketing, les avaient amenés à posséder cette maison cossue en périphérie de Paris.

Mon grand-père, féru d'histoire, avait fait mettre des vitraux aux fenêtres du rez. Le vestibule était un mini-palais des glaces. Sur la console Louis XVI face à la porte, une défense d'éléphant

en ivoire, un village entier sculpté à merveille. Même les personnages avaient des visages expressifs et les yeux bridés.

À gauche une grande pièce traversante. Les murs recouverts de papier peint floqué et des rideaux de brocard bleus. Les fauteuils de style, un meuble japonais dans lequel était cachée la télévision en couleur. À côté du petit bureau une bibliothèque trompe-l'œil ; les faux livres apparaissaient reliés de cuir. Il suffisait d'appuyer en bas et les deux battants s'ouvraient sur des documents personnels et quelques livres. Une porte au milieu de la pièce donnait à droite sur le garage et à gauche sur une salle de bain avec des robinets en or.

À droite du vestibule, une salle à manger avec deux grands placards recouverts de cuir camel bordé d'un filet d'or. Là, c'était la caverne d'Ali Baba : de la vaisselle merveilleuse, des verres en cristal de Bohême et Murano, des couverts à dessert en vermeil et des nappes brodées.

Un minuscule couloir donnait sur le WC et la cuisine. Tous les midis nous y écoutions les histoires de Pierre Bellemare.

Oui, une vie de dur labeur et de discrétion sur leur réussite professionnelle avait eu raison de leurs privations. À la retraite, mes grands-parents s'étaient fait plaisir et n'en rougissaient pas.

C'était le plein été. Le jardin de la maison d'Issy était joliment agrémenté. Fille et fils d'agriculteurs, Mamie et Maurice avaient la main verte. Le jardin de devant était petit : un bosquet côté rue limité par une haie côté maison, une montée vers la cour avec un espace de pelouse où se trouvait un bassin en forme de virgule. L'été, Maurice nettoyait le bassin pour m'en faire une piscine. Je batifolais dans l'eau pendant que mes grands-parents prenaient un temps de repos sur la balancelle avec un café, une tisane et parfois un apéritif.

J'étais leur petite fille unique, la fille de leur fils unique qu'ils n'avaient pas pu élever à cause de leur rythme de travail. C'était Mémé qui avait couvé l'enfant pas prodige. Papa naquit en avril 1940. Alors qu'il n'était qu'un nourrisson, Maurice à la guerre, Mamie et papa avaient été évacués à cause des bombardements des allemands. Papa avait manqué de lait, il avait été sous-alimenté.

Mamie possédait une nature joyeuse. Un brin de femme rousse flamboyante qui avait préféré tempérer sa chevelure d'un ton plus foncé. Sa peau blanche ne bronzait que par la multiplication des taches de rousseur.

Elle était belle dans sa robe plissée ivoire, son large bracelet en or à la main droite et sa jolie montre entourée de faux diamants à sa main gauche.

Maurice sortait enfin de la salle de bain. Son costume lui allait comme un gant. Il était grand avec un corps musclé pour son âge. Il s'entraînait avec des haltères dans le grenier plusieurs fois par semaine. Ils étaient parfumés par Dior.

Mamie avait pris son sac à main en croco, direction le garage. Elle conduisait toujours, bien que les deux eussent leur permis de conduire. Elle sortait toujours la voiture et je montais en premier une fois celle-ci hors du garage. C'était une belle Ford Capri blanche coupée avec des sièges en cuir Camel. Maurice montait après la fermeture du portail.

Je les vois encore, Mamie au volant de son coupé, Maurice accoudé dans le cadre de la vitre ouverte, et là on me racontait l'opérette de la soirée. Les chanteurs, la mise en scène, le numéro des places et l'histoire du Châtelet. La sortie s'annonçait sérieuse.

Du haut de mes huit ans, la salle de spectacle me paraissait immense. Le velours rouge et l'ambiance feutrée mettaient déjà le spectateur dans la confiance des réjouissances à venir.

— Ce soir Francis Lopez nous a préparé un spectacle magnifique, avait confié l'ouvreuse, une ancienne amie de ma mère.

Quand le rideau s'ouvrit, les acteurs étaient là, au milieu du décor et vêtus de costumes cossus. Tout d'un coup, la voix puissante du ténor nous prenait et nous nous retrouvions transportés au milieu de la scène, c'était extraordinaire !

La fin de l'opérette ne s'achevait pas avec la tombée du rideau. Il fallait plusieurs jours pour s'en défaire. L'ouvreuse nous fit signe de la suivre pour voir les décors en attendant que le ténor prenne place pour les dédicaces. Elle demandait des nouvelles de maman et de papa. Maman avait suivi des cours de danse classique à Lille et avait souvent fait partie de la troupe de danseuses dans les opérettes ici au Châtelet.

C'était très impressionnant ces immenses tableaux de décors mobiles. Tout semblait si différent vu de derrière.

Il était assis derrière sa table. Encore dans son costume de scène. Le maquillage épais. C'était bizarre un homme maquillé ! Il avait l'air d'être posé là, pour la corvée du soir. Pourtant, il avait tellement été applaudi. Derrière son sourire artificiel, il semblait froid, distant et pressé de passer à la dédicace suivante. Son regard ne me disait rien. L'homme communiquait peu. Peu intéressé par ce que lui disait mon grand-père, j'eus juste le temps d'apercevoir soudain son regard interloqué et le voir s'adresser au fan suivant.

Je n'avais pas aimé cette ambiance pour les autographes. Le spectacle me suffisait amplement. On finissait la soirée à contempler les monuments éclairés de Paris dans la berline coupée qui roulait sans encombre dans la Ville Lumière.